

Pour une exploration du conte africain en classe

Monique Lebrun

Numéro 92, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebrun, M. (1994). Pour une exploration du conte africain en classe. *Québec français*, (92), 43–45.

POUR UNE EXPLORATION DU CONTE AFRICAIN EN CLASSE

PAR MONIQUE LEBRUN *

L'originalité du conte africain

Le conte est un genre littéraire universel. Sous une forme d'abord orale, puis écrite, il a instruit et divertit les peuples de toutes les latitudes. C'est en Afrique Noire que le conte a le plus conservé son caractère oral, en raison de la prédilection des communautés pour la perception auditive du message, par opposition à la perception visuelle des peuples occidentaux.

Dans la société africaine traditionnelle, la gratuité de l'art ne se conçoit pas : toutes les occasions sont bonnes pour éduquer, à plus forte raison lors d'une « séance » de contes. Dès lors, la morale des contes prend tout son sens : il s'agit de responsabiliser l'individu face à l'égard de son groupe, de veiller à l'harmonie, de préserver l'équilibre de la société à travers la rectitude des comportements.

Le conte africain, on le comprend, cultive les valeurs ; la malhonnêteté, la jalousie, l'irrespect, l'indiscrétion, le mensonge et l'égoïsme y sont fustigés. On y présente la véritable autorité, héritière de la sagesse et de l'expérience de l'âge. Dans la société africaine, hautement gérontocratique, on s'attend à ce que les enfants obéissent aux parents et aux aînés. Les contes font souvent état d'épreuves terrifiantes imposées aux enfants avec interdiction de se rebeller. Plus que tout prime le sens communautaire, qui assure la justice et maintient l'équilibre.

Mentionnons quelques autres caractéristiques du conte africain relatives à l'oralité, au merveilleux et à la situation même du « contage ». Les

contes africains opèrent la jonction entre la parole profane et la parole sacrée. La parole profane se retrouve dans les interactions communautaires, ainsi, dans les salutations. Quant à la parole sacrée, elle est dite avec des rites : il faut avoir été initié pour la proférer. Qui dit parole dit également silence : en Afrique, le silence peut être signe de sagesse, de politesse et de discrétion.

Le merveilleux des contes africains peut étonner les Occidentaux, car il s'entremêle étroitement à la réalité la plus concrète : objectivité et subjectivité se confondent. Ainsi, le héros peut emprunter aux animaux et aux êtres inanimés leurs défauts et qualités et leur faire prendre part à la comédie humaine. Ici, le chant et le refrain jouent un rôle de premier plan : ils sont un code d'accès à l'univers du merveilleux. L'alchimie de la parole permet l'interpénétration du réel et du surnaturel.

En Afrique traditionnelle, le conte se dit souvent à la tombée de la nuit, lorsque les esprits se rapprochent des hommes. Les formules rituelles de début plongent habituellement dans un passé très lointain : « C'était du temps où la lune et le soleil vivaient ensemble. » ; « C'était au temps où les animaux et les hommes se parlaient ... ». Pour réussir à faire accepter l'intrusion du merveilleux et l'interpénétration des mondes, le conteur traditionnel doit avant tout être un acteur, interpellé son auditoire, croire en ce qu'il raconte. Il peut digresser, enrichir le texte, le mimer, jouer avec les intonations.

Avec l'alphabétisation de l'Afrique, l'oralité des contes s'est doublée d'un

passage à l'écrit. Aux griots (conteurs) et aux Anciens ont succédé des Noirs instruits qui ont sauvé, en les consignés, ces trésors qui portent témoignage sur la vitalité des sociétés traditionnelles.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans les écoles primaires et secondaires d'Afrique Noire, les écoliers et les élèves peuvent lire les trésors irremplaçables, reflets de leur passé, dont leurs grands-parents ne se souviennent pas toujours ...

À l'écoute des contes en classe

Mais qu'en est-il de nos classes québécoises, où le conte, comme genre littéraire, ne trouve officiellement droit de cité qu'en troisième secondaire ? Ne serait-il pas possible de tenter avec nos élèves un petit parcours africain, histoire de les sensibiliser à une littérature francophone originale et à des valeurs socio-culturelles profondément ancrées dans des textes d'une grande diversité ?

Je ferai état ici d'une expérimentation menée sur le conte africain dans une perspective interculturelle auprès de cinq classes d'élèves du secondaire de la région de Montréal. Cette expérimentation a été développée sous l'égide de la Commission du français langue maternelle dont fait partie l'A.Q.P.F. Deux enseignantes, Mesdames Francine Gauvreau et Jacqueline Charbonneau, ont vaillamment défendu le projet auprès de leurs élèves, de même qu'une étudiante aux études avancées à l'UQAM, Madame Raymonde Ametoooyona, d'origine béninoise, qui a fait la recherche documentaire et assuré l'animation des groupes.

Il était intéressant de confronter les élèves de 14 et 15 ans à une aire culturelle différente de la leur afin de les décentrer par rapport à leurs manières habituelles de percevoir la réalité. Les psychologues parleront de rupture d'équilibre et de restructuration... et ils auront raison. L'équipe du projet était intéressée à ce que les élèves confrontent sans cesse deux univers culturels, dans un premier temps pour être déstabilisés, et, dans un second, pour percevoir les affinités à travers les différences, donc pour nuancer leur perspective.

Nous avons proposé aux élèves quatre contes africains. Ce sont *L'héritage*, de Birago Diop, tiré de *Les contes d'Amadou Koumba*; *La cuiller sale*, du même conteur, tiré de *Les nouveaux contes d'Amadou Koumba*; *Rakoutou*, d'Odette Roy Fombrum, tiré de *Contes africains*; *Une drôle de tante*, de Jean Juraver, tiré de *Contes créoles*. Il s'agissait évidemment de versions transposées à l'écrit. Nous ne nous sommes pas lancées dans un contage en règle, bien que nous n'en écartions pas l'idée, pour des expérimentations ultérieures.

Le travail sur les contes africains s'est déroulé en deux étapes. Durant la première, l'enseignante exploitait les contes à l'aide du guide que nous lui avons fourni. Ce guide, ou « dossier de l'enseignant », comprenait un bref aperçu de la littérature africaine, des explications sur quelques concepts de base, tels la tradition orale, le merveilleux et la temporalité, de même que des analyses structurelles des divers contes, le tout complété par une fiche sur la structure du conte africain (voir la fiche *Structure du conte africain* à la suite de ce texte). À ce chapitre, nous demandions à l'enseignante de veiller à motiver les élèves à l'étude de cette littérature, qui occupe une place réduite, sinon inexistante, dans les programmes québécois. Nous lui suggérions de lire elle-même le conte à haute voix, ou mieux, de le raconter. Nous lui propositions ensuite l'exploitation d'un questionnaire indicatif construit de façon non pas à récupérer purement et

simplement l'information du texte, mais bien à discuter des valeurs sous-jacentes et à favoriser les prises de position (ex. : Quels personnages du conte vous sont sympathiques ? Dites pourquoi ? Y a-t-il des passages où vous avez eu de la difficulté à comprendre ? Quelle est votre scène préférée ? Auriez-vous proposé une autre morale ? Laquelle ? Cette histoire vous en rappelle-t-elle une autre que vous auriez lue ou entendue ?). Nous l'enjoignons à faire émerger une discussion socio-culturelle faisant ressortir les éventuelles similitudes et les nécessaires différences.

La seconde étape consistait en une causerie avec l'étudiante-animatrice du dossier. Cette dernière était fort attendue des élèves. Dans un cas, ceux-ci, de concert avec l'enseignante, ont préparé, dans la bibliothèque scolaire, une mini-exposition sur l'Afrique. Les élèves étaient libres de poser les questions de leur choix. Elles ont porté sur la situation de l'Afrique face à la modernisation ; plusieurs, séduits par l'univers des contes, ont exprimé leur crainte que ne disparaissent de si riches et si authentiques traditions. D'autres se sont interrogés sur la spécificité des contes créoles : il a fallu évoquer la traite des Noirs, le déracinement des cultures d'origine, l'émergence de nouvelles valeurs. La sagesse des « anciens » en a séduit plus d'un, de même que la place spéciale occupée par l'enfant, liée à son innocence. L'animatrice a dû expliquer les notions de parole sacrée, de discrétion et de silence, auxquels se rattachent des rituels particuliers, de même que l'absence de la notion de solitude, qui n'a émergé, en fait, que dans l'Afrique moderne.

Nous aurions pu également procéder comme Suzy Platiel qui, après avoir raconté plusieurs contes africains aux enfants, leur demandait de les réécrire, afin d'en vérifier la compréhension profonde. Pour cette célèbre ethnologue, lorsqu'il y a réinterprétation de certains éléments d'un conte en fonction de la culture dans laquelle l'enfant vit, c'est qu'il y a vraiment eu imprégnation de valeurs.

L'une des deux enseignantes a demandé aux élèves, à titre de travail récapitulatif, de commenter l'apport des contes africains quant à la transmission des valeurs. Nous faisons ici état des plus intéressants témoignages. Les élèves se sont plu à relever des caractéristiques « africaines » des héros : politesse, obéissance aux anciens, sens de la communauté, persévérance dans les difficultés. Selon les uns, Birago Diop indique comment un peuple doit vivre : en faisant confiance aux autres, car la méfiance se retourne toujours contre soi. Plusieurs ont noté la place importante de la femme, au point de parler de société matriarcale. L'animisme de cet univers où les objets parlent et se déplacent n'a pas dépayés ces « enfants de Walt Disney », qui en ont vu d'autres ; il leur a permis de souligner l'harmonie entre l'homme et une nature que l'on respecte et qui ne nous oublie pas en retour (comme le dit un élève : « Quand on se sert des ressources du milieu, il faut donner quelque chose en échange »). On a relevé avec raison l'omniprésence, surtout chez Diop, de la terre-mère, l'attitude différente face à la mort (ex. : dans *L'héritage*, quand un homme meurt, on sacrifie un taureau, « mais on ne voit pas surgir le notaire »). Pour les élèves, il est important de découvrir la notion africaine de partage et de voir que le véritable héritage n'est pas matériel (ex. : « Dans notre société dominée par la performance individuelle et obsédée par le succès, peu de gens semblent se préoccuper du bonheur collectif, de l'altruisme »).

Lorsqu'on a demandé à quel récit connu ils rattachaient *La cuiller sale*, les élèves ont spontanément et quasi unanimement répondu « À Cendrillon ! ». De même *Rakoutou* leur a semblé un avatar d'un célèbre conte de Walt Disney, « Donald et le bâton magique ». Appelés à commenter lapidairement les moralités des contes, ils ont eu le proverbe occidental sur le bout de la langue (ex., pour *La cuiller sale* : Tout vient à point à qui sait attendre. Ne fais jamais à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse. Aide-toi, le ciel t'aidera. On récolte

ce qu'on a semé). On compare même le héros Rakoutou au bon Samaritain de l'Évangile.

Une expérience telle que la nôtre démontre à quel point les élèves sont intéressés aux marques culturelles distinctives des textes. Il importe d'entreprendre des parcours socio-culturels avec eux dans une perspective éducative large (éduquer ne vient-il pas de « e ducere », conduire hors de). Le conte, qu'il soit issu de la culture d'origine ou d'une culture autre, permet un parcours initiatique. Lorsque deux codes culturels se confrontent, deux univers de signification surgissent, amenant l'individu à se situer, voire à se reconstruire par la connaissance et l'appropriation.

* Professeure, département des sciences de l'éducation, Université du Québec à Montréal.

NOTE

Les enseignants du secondaire qui voudraient entreprendre l'expérimentation complète peuvent communiquer avec l'auteur de l'article pour recevoir le dossier.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

1. CALVET, L.-J., *La tradition orale*, coll. Que sais-je ?, PUF, Paris, 1984.
2. CLANET, C., *L'interculturel*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 1990.
3. CHEVRIER, J., *Essais sur les contes et récits traditionnels d'Afrique noire*, Hatier, Paris, 1986.
4. KANE, M., *Les contes d'Amadou Coumba*, Langues et littératures no 16, Université de Dakar, 1968.
5. PAULME, D., *La mère dévorante*, Gallimard, Paris, 1976.
6. PLATIEL, S., « A l'école du conte africain », *Le français aujourd'hui*, n° 68, 1984, pp 49-56.
7. TSOUNGI, F., *Clés pour le conte africain et créole*, Seghers, Paris, 1986.

Structure du conte africain

d'après Denise Paulme (1976)

Denise Paulme distingue six types de contes africains.

1. Le type ascendant

Manque —————> Amélioration —————> Manque comblé

Dans la situation initiale, il y a un manque et, par quelque action providentielle, par la ruse d'un héros, par l'intervention d'un médiateur, il y a amélioration et le manque est comblé.

2. Le type descendant

Situation normale —————> Détérioration —————> Manque

D'une situation stable, équilibrée, on passe à une dégradation à cause de la stupidité, de la désobéissance ou de la glotonnerie du héros. La détérioration s'impose comme punition. Le manque remplace la stabilité initiale.

3. Le type cyclique

3.1 Manque initial —————> Manque comblé —————> Insatisfaction
 —————> Désobéissance —————> Retour du manque
 ou bien

3.2 Situation stable —————> Danger —————> Malheur
 —————> Secours —————> Situation stable

Les contes de type cyclique sont nombreux dans la littérature. Il y a un interdit à respecter pour maintenir l'équilibre ou le manque comblé. Dans le cas contraire, celui où il y a viol de l'interdit, on retombe simplement dans le manque (Type 3.1).

4. Le type en spirale

Manque —————> Amélioration —————> Manque comblé
 —————> Nouvelle détérioration —————> Danger couru
 —————> Nouvelle amélioration —————> État final satisfaisant

Le héros doit passer avec succès au travers de plusieurs épreuves afin de corriger un manque. Puis, avec l'aide de collaborateurs, il doit passer une autre série d'épreuves, avec des tâches précises à accomplir et finalement la satisfaction est obtenue.

5. Le type en miroir

Il y a dans ce type de conte deux acteurs principaux. Le conte se présente en deux parties symétriques. Les héros entreprennent chacun à leur tour une quête au cours de laquelle ils sont soumis aux mêmes épreuves, mais leurs conditions inverses provoquent des résultats opposés.

Là où le premier triomphe par sa modestie, sa docilité et sa bonne conduite, ramenant de grandes richesses, le second, jaloux, veut l'imiter et obtenir les mêmes avantages, mais son mauvais comportement lui inflige une punition au lieu d'une récompense.

6. Le type en sablier

Les contes en sablier présentent deux héros aux comportements inverses. Les chances au départ ne sont pas égales : partis de points opposés, les deux héros échangeront, en cours de route, leurs positions respectives, l'un aboutissant à la réussite et l'autre, à l'échec.